

# Micheline Dumont, la mémoire d'une historienne

L'échappée du temps | Jean-François Nadeau

Micheline Dumont a pris le parti de se raconter. Que peut nous dire une historienne des femmes sur sa propre existence ? Dans ce livre, elle fait le pari que toutes les femmes peuvent se situer dans son récit, à commencer par celles de sa génération. Ce récit d'une vie, la sienne, on se prend donc volontiers à le considérer d'emblée comme un reflet possible de l'existence qu'ont pu connaître ses semblables, plongées dans cette théocratie qu'était le Canada français.

Dans *De si longues racines*, Micheline Dumont s'attarde beaucoup au pays de son enfance, en suivant un fil chronologique. Cette approche linéaire donne forcément le sentiment d'une finitude, d'un ordre consécutif, d'un enroulement des choses qui va de soi, même si d'évidence, en histoire, rien ne suit jamais un simple fil.

Le récit prend fin en 1975, « année internationale de la femme ». L'historienne ne souhaitait pas aller au-delà, m'a-t-elle raconté, pour ne pas avoir à trop entrer dans ce qui lui semblait relever davantage de sa vie privée. Cela aurait eu pour effet, croit-elle, de la conduire sur un autre versant, où elle se serait trouvée moins à l'aise. Peut-être sentait-elle aussi que son legs se situe d'abord en amont, c'est-à-dire dans les fondements de ce qui préside à la réflexion féministe aujourd'hui.

Il y a tout d'abord ici un fait manifeste, capital, fondamental : Micheline Dumont a eu, à la différence de l'immense majorité des femmes de sa génération, la possibilité de fréquenter l'université.

À la fin des années 1950, dans sa promotion de l'Université de Montréal, on ne trouve que deux femmes. Dumont en viendra vite à regretter le caractère étriqué de ces études, en particulier celles du programme de philosophie. Les enseignements de l'Université de Montréal ne l'ont « familiarisée avec aucun des philosophes importants de l'Occident, tels que Hegel, Kant, Marx, Nietzsche, Bergson et Beauvoir ». La découverte de cette dernière, en 1958, va changer sa vie. L'écrivaine française a mis en place les termes d'une compréhension du monde que Micheline Dumont cherchait jusque-là à tâtons, dans une enfance où la pensée critique était volontiers noyée dans l'eau bénite d'un nationalisme étroit :

*Les femmes ont été dominées par les hommes, ce dont j'ai la conviction depuis ma lecture du Deuxième sexe de Simone de Beauvoir, en 1958. Mais, en même temps, dans notre histoire, les femmes ont joué un rôle si important qu'on serait en présence d'une forme de matriarcat, couplet favori des intellectuels québécois. Cette idée de matriarcat ne me convainc pas du tout.*

À l'université, elle a comme professeurs Guy Frégault, Maurice Séguin et Michel Brunet, ce trio qui forme ce qu'il est convenu d'appeler l'École de Montréal. Sa vision de l'histoire change d'abord au contact des enseignements de l'historien Guy Frégault. Elle apprécie sa rigueur, son ouverture. Cependant, le nationalisme en vigueur, qu'on lui a appris à ànonner, lui semble insatisfaisant pour prendre une juste mesure de la réalité sociale dans toute sa complexité. Elle ne s'explique pas l'engouement de certains étudiants pour Maurice Séguin, dont un des rares livres est réédité cette année-là : *L'idée d'indépendance*

*au Québec*. Indépendantiste, Micheline Dumont le sera, tout en se sortant des ornières d'une interprétation strictement nationale de la vie sociale et politique.

Pour ses études de doctorat, elle frappe aux portes de l'Université Laval. Là, Marcel Trudel souhaite qu'elle s'intéresse à l'étude des poids et mesures, au temps de la Nouvelle-France. Rien pour l'emballer. Par ailleurs, l'historienne raconte avec une certaine pudeur comment ce spécialiste de la Nouvelle-France entreprend de lui faire la cour. Heureusement, au moins en ce qui la concerne, explique Micheline Dumont, l'homme sait comprendre le sens du mot « non ». Sa thèse, elle la conduira donc seule, sans soutien réel.

Devenue professeure, Micheline Dumont va très tôt, comme elle l'explique un peu tard dans ses mémoires, se montrer « très critique de l'interprétation traditionnelle de l'histoire du Canada qui a cours au Québec et figure toujours dans les manuels ». Elle proclame « que cette interprétation axée sur "le caractère moral, héroïque de nos ancêtres, la pureté de nos origines, la protection visible de la Providence sur la survivance canadienne-française" est une fumisterie ». Le principal lui interdit de formuler pareille critique à ses élèves. Elle désobéit.

Encore aujourd'hui, Micheline Dumont regrette les effets néfastes et la persistance de cette vision étroite de l'histoire au nom de l'édification d'un roman national. Dans cette fable construite à des fins politiques, les femmes n'existent que dans des vignettes qui célèbrent la grandeur de quelques figures d'exception. Le gros de la société est volontiers oublié.

## Les fondements

Une large partie de ces mémoires est consacrée à l'enfance. Nous sommes ici dans les années 1940, en pleine guerre.